

RIDM 2020 Repenser la représentation

Catherine Bergeron

Number 325, January 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95648ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, C. (2021). Review of [RIDM 2020 : repenser la représentation].
Séquences : la revue de cinéma, (325), 44–45.



« *Merry Christmas, Yiwu* (2020), long métrage du cinéaste serbe Mladen Kovacevic, propose, de son côté, une incursion frappante dans une fiction bien connue du monde contemporain : le Noël des mille joujoux. Gagnant du prix du meilleur documentaire au Festival du film de Sarajevo, ce documentaire d'observation, construit comme une suite de tableaux vivants, prend place dans la ville de Yiwu, en Chine, et ses environs, où près de 600 usines spécialisées dans la fabrication de décorations de Noël sont à l'œuvre. »

RIDM 2020 Repenser la représentation

CATHERINE BERGERON

Le documentaire, en matière de genre cinématographique, implique beaucoup plus que la simple documentation d'un quelque chose de réel. Déjà, cette proposition entraîne, en elle-même, son lot d'éléments problématiques : mais qu'entendons-nous par « documentation » ? Mais qu'entendons-nous par « réel » ? Est-ce possible de recueillir par le cinéma, c'est-à-dire par l'image, le son et le montage, un enregistrement direct et neutre du monde ? Est-ce possible de donner à voir, à vivre, un événement, un fait, qui a existé et que celui-ci reste conforme à ce qu'il a été ? Si l'univers du reportage prétend rapporter des faits, le documentaire cinématographique vit dans un autre monde : un monde où ces questions pèsent, heureusement parfois, sur l'acte même de création.

Amenant, tous les ans, à Montréal, certains documentaires internationaux faisant partie des meilleurs de l'année, les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) ont cette année encore, au grand bonheur du public, programmé plusieurs films remettant en question l'acte même de création et de représentation ou posant la complexité de la représentation au centre de leur propos. Dans le cadre de son édition 2020, ayant lieu entièrement en ligne (pandémie oblige), le festival a proposé une magnifique édition s'étendant sur trois semaines et partageant les films en plusieurs sections thématiques, telles que « Confronter l'Histoire », « Contester le pouvoir » ou « Repenser l'intimité ». Faisant partie des sections « Trouver ses communautés » et « Devenir soi-même », trois films se sont distingués parce qu'ils repensent la question même de la représentation et l'acte de création. Offrant une expérience qui n'aurait pu exister sans le pouvoir du cinéma, ces films s'éloignent des attentes

traditionnelles que le spectateur peut entretenir envers le genre, participant à la remise en question de ce que l'on peut bien entendre par « documentaire ».

Avec *My Mexican Bretzel* (2019), Nuria Giménez propose une œuvre forte, séduisante et élégamment ludique, posant directement les notions de vérité, de fantasme et de fiction en son centre. Gagnante du prix Found Footage au Festival international du film de Rotterdam et du prix FIPRESCI au Festival international du film de Mannheim-Heidelberg, l'œuvre, quasi muette, à peine ponctuée de quelques bruitages, se trouve entièrement construite à partir d'images amateurs, visiblement tournées par un homme filmant sa femme lors de leurs nombreux voyages. Les magnifiques images d'archives, tournées en pellicule entre les années 1940 et 1960 et montrant les New York, Paris, Florence, Genève, Majorque du milieu du siècle dernier, sont accompagnées d'un texte visible à l'écran, annoncé au début du film comme le journal d'une certaine Vivian Barrett. Dans ce journal, la femme parle de sa vie avec son mari Léon, ancien pilote d'avion militaire, de leurs voyages constants dès que Léon est devenu prospère en vendant un médicament contre la dépression, de ses états d'âme, ses doutes, ses pulsions, ses secrets. Les mots trouvent vite écho dans les images qui illuminent l'écran. Sous ses aveux d'adultère, les sourires éternels de la femme deviennent vite des sourires forcés. Les images du couple parfait deviennent vite les images du mensonge, de la tromperie, de l'illusion. Mais à quel point sont-elles illusion ? Véritable tour de force par la justesse de sa construction, *My Mexican Bretzel* puise dans la nature illusoire du cinéma de manière à mettre de l'avant le désir profond de croire et le besoin profond de faire



sens du spectateur. Dans cedit documentaire, la vérité se trouve des plus fragiles, mais pourquoi faudrait-il s'y tenir si l'on aime l'histoire qui nous est racontée ?

Pénétrant lui aussi le monde de l'illusion, avec, cette fois, comme objectif de le mettre à mal, *Merry Christmas, Yiwu* (2020), long métrage du cinéaste serbe Mladen Kovačević, propose, de son côté, une incursion frappante dans une fiction bien connue du monde contemporain: le Noël des mille joujoux. Gagnant du prix du meilleur documentaire au Festival du film de Sarajevo, ce documentaire d'observation, construit comme une suite de tableaux vivants, prend place dans la ville de Yiwu, en Chine, et ses environs, où près de 600 usines spécialisées dans la fabrication de décorations de Noël sont à l'œuvre. C'est ici que, pour plusieurs, Noël tel qu'on l'imagine, avec ses boules scintillantes, ses sapins et ses reines de métal brillant, ses lutins en peluche et ses chapeaux rouges à pompon, est créé. Or le monde qui nous est présenté est aussi à mille lieues des petits lutins tout heureux, chantant en travaillant dans une usine du pôle Nord. Dans ce pays où les gens ne fêtent pas Noël, l'ennui, la fatigue et l'indifférence marquent les personnages au centre des tableaux de Kovačević. Que ce soit dans leur travail ou leurs activités quotidiennes, présentées à travers de brèves scènes à la limite de la mise en scène, les personnages sont habités d'une mélancolie et d'un désabusement. Malgré les brillants qui brillent et les décorations festives, Noël est ici associé à la pauvreté et à une vie des plus difficiles. Dénuée de toute magie et de toute émotion, la fête rime ainsi ici avec coller des ouates à la colle chaude sur des chapeaux rouges ou vaporiser des brillants sur des boules de Noël, sous le soleil accablant de l'été. Absurde et insignifiant, Noël reçoit dans *Merry Christmas, Yiwu* une nouvelle narration, un nouvel imaginaire. Il en vient à être associé à une nouvelle fiction: celle du cinéaste.

Finalement, construire un nouvel imaginaire, une nouvelle narration est aussi au centre du nécessaire et habile long métrage d'Aisling Chin-Yee et Chase Joynt, *No Ordinary Man* (2020). Présenté en première mondiale au Toronto International Film Festival (TIFF), le film propose de revenir sur la vie de Billy Tipton, ce grand musicien jazz ayant vu son récit transformé lorsqu'à sa mort, des ambulanciers, tentant de le réanimer, auraient fait éclater au grand jour sa «transmasculinité». Revenant sur sa vie, son parcours et sur le cirque médiatique qui a suivi le *coming-out* forcé et post mortem de son identité, l'œuvre joue avec le genre du film biographique dans le but de reprendre en main son récit. Bien que se voulant un portrait de Tipton, *No Ordinary Man* s'articule avant tout à travers les auditions d'un groupe d'acteurs, de créateurs de la culture trans actuelle souhaitant jouer le rôle de Tipton dans un prétendu film sur sa vie. Les acteurs sont ainsi invités à jouer certaines scènes de sa vie, telles qu'écrites et imaginées par les cinéastes. Ce faisant, ils proposent autant de versions de Tipton et autant de visions de ce que l'homme aurait pu être. Ces moments de questionnement sur la vie de l'homme, qui n'a jamais eu la chance de s'exprimer sur son identité, deviennent autant de moments pour que ceux-ci témoignent de leur propre identité, de leur expérience en tant que personne trans et de l'importance d'une figure comme Tipton. Ces récits, accompagnés des témoignages de plusieurs théoriciens, auteurs et artistes, et du témoignage du fils de Tipton, Billy Tipton Jr., en viennent à créer un univers de représentation et de narration où l'identité dépend finalement surtout de celui qui a le pouvoir de donner forme au récit.

Donner forme au récit, c'est aussi ce que tout documentariste doit faire, et loin de l'objectivité, le documentaire trouve une grande force dans sa capacité à remettre en question et à problématiser l'univers qui l'appelle. ▲

—
1. *Merry Christmas, Yiwu*

—
2. *No Ordinary Man*

—
3. *My Mexican Bretzel*